

INTRODUCTION

« Une expédition livresque en Laponie »

— Qui donc vous a donné l'idée d'aller en Laponie?

— Il est vrai qu'aujourd'hui nul ne saurait partir sans être alourdi d'une idée... l'un s'en va étourdi de littérature, l'autre part éccœuré de science pure¹.

Hélène Lavaysse, 1930

Si l'on se souvient encore de Remy de Gourmont (1858-1915) — car il faut bien admettre que Gourmont, l'auteur d'une œuvre immense, érudite et variée faite de romans et d'essais, de *Sixtine*, en passant par *L'idéalisme*, *Le latin mystique*, *Le livre des Masques*, *Le problème du style*, les nombreuses *Promenades littéraires* ou *philosophiques* et les *Épilogues* successifs, est de nos jours un peu oublié, et sans doute trop peu lu, presque effacé du canon littéraire, à l'égal de ceux-là de ses contemporains dont les noms ont pour nous, parfois, le parfum suranné d'un monde disparu ou « d'un pays lointain² » : Francis Viélé-Griffin, Gustave Kahn, Henri de Régnier, Jean Moréas, Paul Adam, René Ghil, Robert de Montesquiou et bien d'autres encore —, c'est, considère-t-on d'ordinaire, parce qu'il fut co-fondateur du *Mercur de France*, auquel il

¹ Hélène LAVAYSSE, *L'hiver en Laponie*, Paris, Fasquelle Éditeurs, 1930, p. 5.

² C'est là le titre d'un recueil de contes et autres courts textes publié par Remy de GOURMONT (*D'un pays lointain*, Paris, Mercure de France, 1898).

CHEZ LES LAPONS

contribua presque toute sa vie, puis de la *Revue des idées*; qu'il collabora à l'*Ymagier* avec Alfred Jarry, à *L'Ermitage* avec André Gide; et qu'il régna pour un temps sur les lettres françaises en véritable Sainte-Beuve, critique admiré, chantre et théoricien du symbolisme et adversaire résolu, aux côtés du Joris-Karl Huysmans d'*À Rebours*, du naturalisme d'Émile Zola. Cela jusqu'à ce que sa gloire décline dans les premières années du vingtième siècle et que Gide, qui allait devenir, après lui, l'intellectuel de référence, ne fonde la *Nouvelle revue française*, qu'il concevait d'ailleurs, la chose est éloquente, comme « une machine anti-gourmontienne³ ». Si l'on le lit encore, lui qui fut aussi considéré comme un moderne, admiré par le bouurlingueur Blaise Cendrars, Guillaume Apollinaire ou Victor Segalen, et dont les modernistes T. S. Eliot et Ezra Pound n'hésitèrent pas à clamer l'influence majeure qu'il eut sur eux, c'est pour cette prose élégante, vigoureuse, et ce style irréprochable, cette intelligence toujours vive mais souvent cruelle, cette érudition ratissant tous les sujets; c'est pour son beau traité de linguistique, *l'Esthétique de la langue française*, dont l'originalité est toujours si forte (le chapitre sur le cliché vaut, à lui seul, le détour), ou encore pour certains textes tels *La culture des idées* et les pages célèbres consacrées à

³ André GIDE, *Cahier de L'Herne* 78. *Remy de Gourmont*, Paris, Éditions de l'Herne, 2003, p. 356.

CHEZ LES LAPONS

une notion qu'il invente (et sur laquelle on reviendra) : la dissociation.

Or, même chez les connaisseurs, les amateurs, les lecteurs et lectrices passionnés de Gourmont, *Chez les Lapons. Mœurs, coutumes et légendes de la Laponie norvégienne*, publié en 1890, crée la surprise : ce titre fait figure d'intrus, de présence bibliographique incongrue dans l'œuvre du grand écrivain. Il n'en est pourtant rien. Gourmont, à 32 ans, peu après avoir obtenu un poste à la Bibliothèque nationale de France au Service du Catalogue du Département des Imprimés, et alors qu'il n'est pas encore connu, s'est déjà fait la main, et a écrit plusieurs ouvrages destinés à un jeune public (celui de la « Bibliothèque du jeune âge », une collection qu'il inaugure pour la Librairie d'A. Degorce-Cadot avec *Un volcan en éruption*, en 1882, et où viennent ensuite *Tempêtes et naufrages* en 1883, puis *En ballon* et *Les derniers jours de Pompéi* en 1884), d'autres encore de vulgarisation — genre fort en vogue dans le dix-neuvième siècle finissant encore gagné au positivisme — qui servent à l'occasion de Prix municipal pour les écoliers de la ville de Paris (à la librairie Firmin-Didot et Cie, où paraissent *Les Français au Canada et en Acadie* en 1888, puis *Chez les Lapons*).

Curieusement, c'est ce texte mineur, marginal, qui a été le plus souvent repris ces dernières années, d'abord en fac-similé du texte original en 1990 au Castor Astral, puis à nouveau en 1996, aux éditions du Chardon bleu.

CHEZ LES LAPONS

Un tel engouement s'explique mal et tient sans doute moins, on le devine, à la redécouverte de la réelle stature d'un auteur dont tant de textes importants demeurent négligés, qu'à son sujet. Faut-il alors croire que le peuple du renne, les Sâme, que l'on appelait alors encore les « Lapons », fascine toujours autant en ce début du vingt-et-unième siècle pour justifier qu'on relise ce survol de leurs mœurs et de leurs coutumes? Mais il ne s'agit pas que de cela. Car le petit ouvrage de vulgarisation que réédite ici la collection « Jardin de givre » mérite encore d'être retenu parce qu'il donne aussi à lire, en plus d'un tel survol, un imaginaire du Nord tout entier livresque. D'ailleurs, que le lecteur se rassure : malgré ses objectifs pédagogiques avoués, ce traité est tout sauf « un de ces tomes cartonnés, niaisement abjects, que [des] universitaires [...] produisent sans relâche pour la falsification des juvéniles cervelles⁴ ». Au contraire, on retrouve dans cette synthèse rapide, simple, claire et souvent très amusante des connaissances, plus ou moins savantes, dont dispose l'époque sur la Laponie — connaissances dont il serait trop facile, aujourd'hui, pour l'anthropologue de se

⁴ Ce sont là les premiers mots du « Joujou patriotique », un texte que signe Remy de Gourmont en tête du numéro du *Mercure de France* d'avril 1891. Ce violent pamphlet dont les thèses antinationalistes provoquèrent un véritable scandale coûta à Gourmont son poste à la Bibliothèque nationale.

CHEZ LES LAPONS

moquer — l'intelligence discrètement sarcastique, la maîtrise parfaite des sources et le ton assuré, si profondément convaincant, qui feront plus tard la marque de Gourmont. Car en effet, quoi que la préposition inaugurale du titre, *Chez les Lapons*, puisse laisser penser, en donnant si fort l'impression d'une invitation au voyage, et malgré les efforts rhétoriques d'un texte qui cherche à créer l'illusion de l'aventure rapportée *in situ*, et ce dès les premières pages⁵, sans doute en partie pour se gagner l'intérêt d'un jeune public et s'assurer de lui faire traverser douze brefs chapitres, il ne s'agit pas, ici, du récit d'une expédition ou d'un de ces récits de voyage savants dont le siècle est si friand⁶. De fait, Remy de Gourmont n'a pas visité la Laponie avant de la décrire, puisqu'il semble ne s'être guère aventuré au Nord au-delà de la Hollande et de la Belgique (qu'il visite justement en 1890), ni après d'ailleurs, car, terriblement défiguré par un lupus tuberculeux qui le frappe en 1891, puis affligé d'un pénible bégaiement symptomatique, Gourmont choisit de vivre de longues années dans une solitude

⁵ « C'est donc là que nous allons les suivre [les Lapons], mais sans prendre la même route : le bateau à vapeur, qui va de Christiana à Hammerfest et au Cap Nord, fera bien mieux notre affaire. Le voyage est relativement facile dans la belle saison. » (42)

⁶ On consultera à ce sujet l'ouvrage d'Anne-Gaëlle WEBER, *À beau mentir qui vient de loin. Savants, voyageurs et romanciers au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2004.

CHEZ LES LAPONS

presque complète, le plus souvent enfermé chez lui à Paris⁷. Ce qu'il a appris de la Laponie et qu'il livre dans les pages qui suivent, il le doit plutôt à ses talents de navigation en bibliothèque, à son excellente connaissance des sources bibliographiques, sans doute acquise au Catalogue des Imprimés, et à une remarquable capacité de synthèse; sa seule expédition chez les Lapons, ce fut celle de la lecture. Mais quel est alors l'apport réel et la part originale d'un tel texte fait, par définition, de citations et de paraphrases, nécessairement voué à la redite et condamné à « répéter la bibliothèque⁸ »? La question s'impose d'autant que Gourmont allait faire quelques années plus tard de cette ligne de conduite, celle de « traiter tous les sujets comme si on les rencontrait pour la première fois [et] n'accepter aucune opinion toute faite

⁷ Aurait-il même choisi de voyager, il est peu probable qu'il eut pensé à se diriger vers le Nord. Dans une lettre de 1912, alors qu'on l'invite à venir en Italie, il écrit, comme pour mieux souligner son peu d'intérêt : « Je n'ai pas plus envie de Florence, en ce moment, que du Spitzberg. » (*Lettres à l'Amazone*, cité par K. D. UTTI dans *La passion littéraire de Remy de Gourmont*, Paris, Presses universitaires de France et New Jersey, Publications du département de langues romanes de l'Université de Princeton, 1962, p. 44.)

⁸ J'emprunte l'expression à Christine MONTALBETTI, qui propose une stimulante réflexion sur le sujet dans son ouvrage *Le voyage, le monde et la bibliothèque* (Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écriture », 1997).

CHEZ LES LAPONS

[...], n'être dupe d'aucune construction⁹ », une véritable éthique intellectuelle.

Avec le *Voyage en Laponie* du poète Jean-François Regnard, qu'il mentionne, mais dont il tait les emprunts fréquents qu'il lui fait (dans sa première édition de 1681 ou sa réédition en 1888 au moment même où Gourmont rédige son propre texte¹⁰) comme il tait d'ailleurs le nom de la plupart de ceux qu'il cite, c'est *Un touriste en Laponie*, d'Alfred Kœchlin-Schwartz (1882), « touriste » (40) qu'il évoque sans d'abord le nommer, dont il reproduit —

⁹ Remy de GOURMONT, « L'heureuse ignorance », *Épilogues*, Paris, Mercure de France, 1904, cité par Sandrine Schiano-Bennis, « Remy de Gourmont et Jules de Gaultier. Une esthétique de l'intelligence », *Cahier de l'Herne* 78. *Remy de Gourmont, op. cit.*, 2003, p. 49.

¹⁰ Qu'on en juge. Regnard écrit à propos du renne : « La nourriture la plus ordinaire des rennes est une petite mousse blanche extrêmement fine, qui croît en abondance par toute la Laponie; et lorsque la terre est toute couverte de neige, la nature donne à ces animaux un instinct pour connaître sous la neige l'endroit où elle peut être; et aussitôt ils la découvrent en faisant un grand trou dans la neige. » (p. 108) Et Gourmont : « La principale nourriture des rennes en hiver est une mousse blanchâtre qui croît sous la neige. Comme l'épaisseur de la neige est souvent fort grande, il faut que l'animal gratte le sol avec persévérance pour l'atteindre. » (80) L'édition la plus récente du texte de REGNARD, qui a été consultée pour cette introduction, est accompagnée d'une préface de Philippe Geslin et publiée aux éditions du Griot (Boulogne, 1992).

CHEZ LES LAPONS

avec un peu de nonchalance — de larges extraits¹¹, et à qui il reprend les trois contes sur lesquels se clôt *Chez les Lapons*, qui lui sert, semble-t-il, de guide principal. Sans doute aussi a-t-il pu consulter les *Voyages dans le Nord de L'Europe* de Jules Leclercq (1875) dont il tire peut-être son titre¹², *Du Spitzberg au Sahara* de Charles Martins, *En karriole à travers la Suède et la Norvège* d'Albert Vandal (1877), *Un voyage en Laponie* de Jules de Guerne (1882), *Un hiver en Laponie* de Paul du Chaillu (1884), le *Voyage au Cap Nord et en Laponie par la Finlande* de Pierre Frede (1885), ou encore les « Notes ethnologiques recueillies en Laponie¹³ » de Charles Rabot (1885). Quant au journal

¹¹ Par exemple tout le passage cité sur le renne aux pages 87 et 88.

¹² Le chapitre VII, consacré aux Lapons, s'intitule « Chez les Lapons » (Jules LECLERCQ, *Voyages dans le Nord de l'Europe*, Tours, Alfred Mame et Fils éditeurs, 1888 [1875], p. 285).

¹³ Charles MARTINS, *Du Spitzberg au Sahara*, Paris, J.-B. Baillièrre et Fils, 1866; Albert VANDAL, *En karriole à travers la Suède et la Norvège*, Paris, E. Plon et Cie Imprimeurs-éditeurs, 1877; Jules de GUERNE, *Un voyage en Laponie. Souvenirs d'une mission scientifique*, Paris, Bureaux de la revue des conférences, 1885 [1882]; Alfred KÆCHLIN-SCHWARTZ, *Un touriste en Laponie*, Paris, Librairie Hachette, 1889 [1882]; Paul du CHAILLU, *Un hiver en Laponie*, Paris, Calmann-Levy, 1884; Pierre FREDE, *Voyage au Cap Nord et en Laponie par la Finlande*, Paris, Delagrave éditeur, 1887 [1885]; Charles RABOT, « Notes ethnologiques recueillies en Laponie », *Revue d'ethnographie*, n° 4, Paris, 1885 et « Exploration en Laponie 1883-1884 », *Tour du Monde*, vol. 54, Paris, 1887.

CHEZ LES LAPONS

du voyage en Laponie de 1732 que tint l'illustre savant Carl von Linné, père de la taxonomie et auteur d'une *Flora lapponica*, si Gourmont put en prendre connaissance, c'est dans sa version latine, puisque l'ouvrage n'a été traduit et publié en français pour la première fois qu'en 1913¹⁴. L'intertextualité qui caractérise le texte de Gourmont est, soulignons-le, une constante de plusieurs de ces ouvrages. Ainsi, si Regnard publie les notes de son voyage de 1681, ce n'est pas sans systématiquement reprendre — certains diront plagier — les descriptions offertes précédemment par Johan Scheffer en 1673 (dans *Lapponia*, un texte publié en latin à Francfort et traduit en français en 1678¹⁵), dont le travail, qui aborde tous les aspects de la vie lapone, n'est d'ailleurs pas celui d'un explorateur, mais bien plutôt le résultat d'une synthèse d'informations historiques et de relations de voyages diverses disponibles au dix-septième siècle, véritable somme, à la manière dont le fera Gourmont, deux siècles

¹⁴ Carl von LINNÉ, *Voyage en Laponie*, Paris, La Différence, 2002 [1913]. Pour se faire une meilleure idée de ces multiples sources plus anciennes, on consultera l'ouvrage d'Arthur SPENCER, *Les Lapons. Peuple du renne* (Paris, Armand Colin, 1985, p. 45-47).

¹⁵ Johan SCHEFFER, *Histoire de la Laponie, sa description, l'origine, les mœurs, la manière de vivre de ses habitans, leur religion, leur magie & les choses rares du país*, traduites du latin de Monsieur Scheffer par L.P.A.L., géographe ordinaire de sa Majesté, Paris, Chez la veuve Olivier de Varennes, 1678.

CHEZ LES LAPONS

plus tard. Peut-être d'ailleurs est-ce dans l'ouvrage de Scheffer que Gourmont prend connaissance du missionnaire Samuel Rheen (qu'il évoque brièvement, 104) puisque celui-ci était l'un de ses nombreux informateurs en Laponie.

Si les Lapons « vivent en Laponie » (39) comme l'écrit facétieusement Gourmont, tout ce qu'on lira ici concerne exclusivement les Lapons de Norvège, c'est-à-dire les communautés qui occupent la Norvège septentrionale et plus précisément le Finnmark, entre Karasjok et Tromsø, sur un territoire qui s'étire aussi vers le sud jusqu'à Trondheim (que Gourmont écrit « Trondhjem »). En choisissant de négliger la Laponie suédoise (et russe, et finnoise), puisqu'un tel « voyage » lui semble « moins intéressant » (40) en raison de la monotonie d'un paysage surtout constitué de petites montagnes « toutes pareilles » et d'une multitude de lacs qui font de la région une « vaste éponge », mais aussi parce qu'en Suède, selon lui, « les villes seules sont intéressantes » (41), Gourmont impose déjà, en creux, une certaine idée du paysage nordique dont il rêve, celui qui lui paraît peut-être le plus véridique, en tout cas le plus digne d'intérêt, et tourne le dos à un trajet et à un territoire qui font pourtant l'objet de plusieurs de ses sources, par exemple de Regnard (et Scheffer), et de Linné. Quoi qu'il en dise, ce choix est sans doute aussi dicté par la source sur laquelle il s'appuie le plus souvent, Kœchlin-Schwartz. La subtilité des

CHEZ LES LAPONS

différences qu'il souligne d'entrée de jeu entre la Laponie norvégienne (dans le Finnmark) et la Laponie suédoise (dans le Lappmark) semble d'ailleurs lui échapper dans les détails, puisque plus des deux tiers des belles gravures de l'édition originale, reproduites ici, sont tirées d'un ouvrage sur les Lapons... de Suède! C'est du moins ce que signale Christian Mériot, professeur au Département d'anthropologie sociale – ethnologie de l'Université de Bordeaux II, et auteur du volume de la collection « Que sais-je? » consacré aux Lapons¹⁶, dans la préface qu'il signe pour la réédition du texte au Castor Astral¹⁷.

¹⁶ Christian MÉRIOT, *Les Lapons*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je? », 1985.

¹⁷ Malheureusement, Mériot ne précise pas en quoi consiste la différence et ce qui la rend *visible*, pas plus d'ailleurs qu'il n'indique le titre de l'ouvrage d'où seraient provenues, comme il le croit, les illustrations. Il nous a été impossible de retrouver le nom de leur auteur — ou de leurs auteurs. Précisons aussi qu'on trouvera dans cette préface une liste des sources probables de *Chez les Lapons*, ainsi qu'un survol rapide des affirmations, exactes ou erronées, du texte de Gourmont, et enfin un examen sommaire de sa pertinence anthropologique — quand sont considérés, par exemple, certains « détails » tels les habitudes alimentaires, ou encore quelques symboles et rituels lapons — et de l'analyse parfois un peu courte qu'en offre Gourmont. Il ne fait néanmoins aucun doute, pour Mériot, que Gourmont « dut se documenter chez ses prédécesseurs avec les meilleures intentions du monde » et que son ouvrage eut l'immense mérite, à son époque, de participer aux efforts faits pour « intégrer la diversité socio-culturelle en la décrivant et en tentant de

CHEZ LES LAPONS

Quelques décennies avant que Gourmont ne rédige *Chez les Lapons*, Xavier Marmier, dans ses *Lettres*, déploie l'ignorance et l'indifférence du public français envers les vastes espaces du Nord :

Depuis Regnard, aucun de nos compatriotes, écrivait-il, n'a parlé des Lapons [et] nous devons aux étrangers les meilleures notions qui aient jamais été publiées sur le Nord [...]. Nous en sommes encore, à l'égard des contrées septentrionales, à peu près au même point de vue que nos ancêtres¹⁸.

À supposer que Marmier dise vrai et que les Français, en 1841, se soient montrés encore peu intéressés par la Laponie et le Nord depuis l'expédition scientifique de Maupertuis de 1736-1737¹⁹, il faut pourtant constater que

l'analyser » (Christian MÉRIOT, « Préface », Remy de Gourmont, *Chez les Lapons*, Paris, Le Castor Astral, 1990, p. viii et xii).

¹⁸ Xavier MARMIER, *Lettres sur le Nord (Danemark, Suède, Norvège, Laponie et Spitzberg) et sur l'Islande*, Bruxelles, N.-J. Gregoir, V. Wouters et Cie imprimeurs-libraires, 1841, p. 5.

¹⁹ Pierre Louis Moreau de MAUPERTUIS (1698-1759), célèbre mathématicien français, dirigea en effet une expédition scientifique en Laponie organisée par l'Académie des sciences de Paris afin d'y mesurer le méridien terrestre et prouver que la terre était aplatie aux pôles, comme l'avait prédit Isaac Newton. Élisabeth Badinter a consacré, en 2003, un drôle de petit livre publié par la collection « Jeunesse » des éditions du Seuil qui retrace les aventures de ce

CHEZ LES LAPONS

les choses changent ensuite rapidement, alors que les expéditions savantes, les voyages et les publications d'ouvrages sans cesse réédités qui les accompagnent se multiplient, se renouvellent ou se répètent (parfois jusqu'à la banalité) dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. C'est que les espaces vierges se font rares, de « vastes régions que l'Européen n'avait pas encore visitées ont été rattachées au monde connu²⁰ » et il ne reste plus guère que « les pôles et la question d'un continent austral » pour allumer les passions²¹. Passions qui peuvent d'ailleurs être monnayées, comme le remarque malicieusement Gourmont dans une note assassine intitulée « L'homme du pôle » qu'il consacre à l'explorateur norvégien Fridtjof Nansen lequel, après avoir exploré le Groenland en 1888, rentre d'une expédition dans l'océan Arctique qui a beaucoup retenu l'attention de l'Europe :

M. Nansen plaît. Il s'est approché du pôle un peu plus près, par curiosité, qu'un baleinier, par nécessité. Le baleinier n'en retire que de rares barils d'huile : M. Nansen a déjà gagné des

« savant et grand séducteur » (Élisabeth BADINTER, *Voyage en Laponie de Monsieur de Maupertuis*, images de Jacqueline Duhême).

²⁰ Élisée RECLUS, « Avertissement », *La géographie universelle*, tome I, Paris, Librairie Hachette, 1876, p. 1.

²¹ A. G. WEBER, *op. cit.*, p. 10.

CHEZ LES LAPONS

millions en gageant à des libraires une prose quelconque toute pareille à tous les récits de pareils voyages. [...] Voilà un homme qui sait tirer parti d'un attelage de chiens²²!

L'exposition des sciences anthropologiques qu'organise la Société d'anthropologie de Paris lors de l'Exposition universelle de 1878, donne, en réunissant, par exemple, des spécimens de costumes et d'artéfacts et des collections photographiques de différents peuples du monde, un élan sans précédent à une discipline naissante²³. Alors que la marche au Nord se poursuit, que certains explorateurs, tels le baron Otto Nordenskjöld, parviennent à hiverner au Spitzberg, et qu'on ne ménage pas les efforts pour dépasser le 83^e parallèle, le prince Roland Bonaparte ramène de Laponie, en 1884, un riche ensemble de clichés photographiques²⁴. Quand Gourmont écrit son texte, la Laponie est désormais

²² Remy de GOURMONT, *Épilogues. Réflexions sur la vie (1895-1898)*, Paris, Mercure de France, 1921, p. 171-172.

²³ Selon l'auteur d'un rapport administratif, « pour l'ensemble du public, la science anthropologique prit naissance à l'exposition de 1878 » (*Rapport administratif sur l'Exposition universelle de 1878 à Paris du Ministère de l'agriculture et du commerce*, tome premier, Paris, Imprimerie nationale, 1881, p. 578).

²⁴ Prince Roland BONAPARTE, *Le Prince Roland Bonaparte en Laponie. Épisodes et tableaux*, Paris, Imprimé pour l'auteur par G. Chamerot, 1886.

CHEZ LES LAPONS

« accessible même aux simples touristes un peu courageux » (48-49). Les résultats d'un tel intérêt ne profitent pas toujours, on le voit, à la science seule et tiennent parfois aussi du cirque et de la foire populaire, spectacles « scientifiques » qui séduisent le public parisien de l'époque, mais qui risquent fort de heurter la sensibilité du lecteur moderne dans un contexte post-colonial. Ainsi, par exemple, Geoffroy de Saint-Hilaire, directeur du Jardin d'Acclimatation de Paris, produit-il, de 1877 jusqu'en 1891 des « spectacles ethnologiques » et exhibe au public des « Nubiens », des « Esquimaux » et, on l'aura deviné, quatre Lapons présentés avec un « troupeau » de rennes. Le succès remporté est énorme²⁵ et Charles Rabot, dans un compte rendu illustré de l'événement qu'il fait paraître dans le numéro du 2 février 1889 de *La Nature*, écrit :

Le Jardin d'Acclimatation continue la série de ses exhibitions ethnographiques en nous donnant le spectacle d'un campement de Lapons. [...] Tout le monde connaît la pittoresque relation que Regnard a faite de la Laponie et des mœurs de ses habitants, et tout le monde voudra juger des

²⁵ Au sujet de la triste histoire d'une telle entreprise, on consultera l'article de Nicolas BLANCEL, Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE, « Ces zoos humains de la République coloniale », *Le monde diplomatique* (août 2000, p. 16-17).

CHEZ LES LAPONS

séductions des Laponnes. D'autre part, il n'est guère de peuplades primitives aussi curieuse que cette petite race [...] ²⁶.

À l'exposition universelle de Paris de 1889, Charles Garnier, à qui Paris doit le splendide Opéra complété en 1875, réalise un parc architectural en bordure de la Seine, dédié à l'Histoire de l'habitation humaine. Une section est réservée aux sociétés qui, dit-on, n'ont « exercé aucune influence sur la marche générale de l'Humanité [*sic*] ²⁷ » et où l'on retrouve encore les Lapons. On apprécie mieux, dans les circonstances, l'ironie salutaire dont Gourmont fait preuve au moment d'évoquer, en guise d'introduction, le curieux phénomène culturel dont il a été témoin :

Il paraît que les exhibitions laponnes que vous vîmes, ces dernières années, au Jardin d'Acclima-

²⁶ Soyons juste. Rabot, qui a consacré plusieurs voyages et études savantes aux Lapons et à la Laponie, précise tout de même en fin d'article : « Les Lapons ne sont pas des sauvages. Tous ceux établis dans les pays scandinaves et en Finlande savent lire, un grand nombre peuvent écrire [...]. Ils sont en général intelligents et comprennent parfaitement les livres qu'ils lisent. » (Charles RABOT, « Les Lapons au Jardin d'Acclimatation », *La Nature. Revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie*, Paris, 17^e année, n° 818 du 2 février 1889, p. 145-147.)

²⁷ *L'exposition de Paris (1889)*, Paris, Hachette, « Librairie illustrée », 1889, p. 50.

CHEZ LES LAPONS

tation ont tourné la tête aux Lapons. La nouvelle, de p^âturage en p^âturage et de hutte en hutte, s'est propagée, qu'on menait à Paris une vie très agréable : logement confortable, nourriture abondante, bon accueil, et beaucoup de petits sous pour les menus plaisirs, sans compter le Cirque et l'Hippodrome, l'enchantement des rues et « le soleil électrique » de minuit. Aux voyageurs qui s'aventurent parmi leur rude pays, plus d'un demande ingénument : « Emmenez-moi à Paris. » (37)

Renverser ainsi la perspective pour soumettre, à la façon de Montesquieu dans ses *Lettres persanes*, et ce malgré cette manière de plaisanterie, les mœurs et l'habitat « très agréable » du Parisien au regard du Lapon, permettre à ce dernier, ne serait-ce qu'un instant, de quitter le rôle passif et muet d'« objet » ethnologique que lui réservait par exemple Geoffroy de Saint-Hilaire pour en faire plutôt un voisin, c'est aussi pour l'auteur — qui renverse également l'invitation au voyage (« Emmenez-moi à Paris ») — une manière d'exposer avec quelle facilité l'explorateur européen risque à tout moment de se « tourner la tête », de se laisser aveugler par son désir d'exotisme, exotisme et menu plaisir bon marché que pourra de toute façon bientôt s'offrir pour quelques

CHEZ LES LAPONS

sous, prédit Gourmont, le consommateur parisien²⁸. C'est d'ailleurs de l'exotisme insuffisant des Lapons qu'Alfred Kœchlin-Schwartz semble s'inquiéter quand il met en garde son lecteur au moment d'aborder la Laponie, comme s'il craignait de le décevoir, et s'excusait d'avance de lui donner trop peu à rêver :

[L]a Laponie n'a rien de commun avec l'Orient. Il ne faut pas s'attendre à trouver dans l'extrême nord l'équivalent des curiosités et du pittoresque ensoleillé des villes du Levant²⁹.

S'il s'assure de conserver à son texte l'aspect d'un voyage de découverte sans pour autant en faire l'équivalent des éblouissants pèlerinages littéraires au Proche-Orient que signent Gérard de Nerval, Maxime Du Camp et Gustave Flaubert, Théophile Gautier ou Pierre Loti, Gourmont rend du même geste, on le voit, une pleine humanité à ceux qui en ont été très souvent privés. Rappelons, pour mémoire, que Regnard considérait le Lapon comme « un petit animal dont on peut dire qu'il n'y en a point après le singe qui approche plus de

²⁸ « [...] si ce n'est déjà fait, les produits de l'industrie laponne se rencontreront bientôt, à Paris, parmi les curiosités exotiques à bon marché qui y affluent de tous les points du globe » (49).

²⁹ Alfred Kœchlin-Schwartz, *op. cit.*, p. 148.

CHEZ LES LAPONS

l'homme³⁰ » et que Maupertuis écrivait, cinquante ans après :

[...] on a exagéré la petitesse [des Lapons], mais on ne saurait avoir exagéré leur laideur. La rigueur et la longueur d'un hiver [...]; un court été [...] paraissent avoir fait dégénérer la race humaine dans ces climats³¹.

Certains auteurs contemporains de Gourmont insistent lourdement eux aussi sur l'aspect ingrat des Lapons, jusqu'à en faire de véritables monstres. C'est le cas, par exemple, d'Albert Vandal qui, alors qu'il se trouve pour la première fois face à quelques Lapons, juge, en poussant loin la métaphore de l'exploration, que l'examen de « ces affreux petits hommes » permet de découvrir « à la laideur humaine des horizons inconnus³² »! Quant à Alfred Kœchlin-Schwartz, plus nuancé, mais vraisemblablement dégoûté par le spectacle d'un repas lapon et l'habitude qu'ont ceux-ci d'utiliser une grande cuiller et « de se la fourrer tout entière dans la bouche quand ils mangent », il note :

³⁰ Cité par Christian MÉRIOT dans le « Que Sais-je? » qu'il consacre aux Lapons, *op. cit.*, p. 123.

³¹ MAUPERTUIS, *Relation d'un voyage au fond de la Laponie pour trouver un ancien monument* (texte disponible en ligne : <http://members.aol.com/nielrow/lapon1.html>, site consulté en août 2006).

³² Albert VANDAL, *op. cit.*, p. 140.

CHEZ LES LAPONS

Il est vrai qu'ils ont des bouches d'une fente démesurée. Et avec leur petit nez aplati, leurs yeux inclinés à la chinoise, leurs pommettes saillantes, et leur peau jaune, ils n'ont pas, la cuiller en bouche, l'air d'être positivement de bien jolis garçons³³.

Bon prince, Gourmont excuse, démystifie et explique de telles considérations quand elles émanent d'auteurs de l'Antiquité, mais préfère encore ne rien dire des énormités que publient parfois certains de ses contemporains, s'abstient seulement de reconduire les préjugés, mais décoche néanmoins une flèche à l'observateur « superficiel » de toutes les époques :

Bien des croyances bizarres circulaient jadis sur les Lapons. Quelques-uns affirmaient qu'ils étaient velus comme les animaux; d'autres, d'après l'historien Hérodote, qui les nomme Hyperboréens, qu'ils n'avaient qu'un œil, comme les Cyclopes. Cette dernière fable est difficile à justifier, mais on comprend qu'un Lapon, serré dans son étui de fourrures, ait pu prendre, aux yeux d'un observateur superficiel et crédule, l'apparence d'un bipède aux longs poils. (44)

³³ Alfred Kœchlin-Schwartz, *op. cit.*, p. 205.

CHEZ LES LAPONS

Après tout, Gourmont, s'il est à la merci de ses sources lorsqu'il rédige un ouvrage aux visées pédagogiques comme *Chez les Lapons*, est aussi l'écrivain qui, quelques années plus tard, consacrera un texte capital à la « dissociation des idées », qu'il n'hésite pas à concevoir comme une véritable technique d'hygiène intellectuelle, sans cesse remise en œuvre :

Il s'agit ou d'imaginer des rapports nouveaux entre les vieilles idées, les vieilles images, ou de séparer les vieilles idées, les vieilles images unies par la tradition, de les considérer une à une, quitte à les remanier et à ordonner une infinité de couples nouveaux qu'une nouvelle opération désunira encore, jusqu'à la formation toujours équivoque et fragile de nouveaux liens³⁴.

Dans certains passages, superbes, l'écrivain donne sa pleine mesure, s'enflamme, et on a l'impression que la richesse de la prose, comme c'est par exemple le cas dans cette énumération sonore et presque lyrique, cherche à mimer et faire voir le très court miracle d'une vie exubérante, en accentuer le drame, comme si l'écriture pouvait révéler un aspect de la Laponie trop souvent occulté par les représentations de contrées froides et désertes, et rendre justice à un pays rude, certes, mais qui

³⁴ Remy de GOURMONT, « La dissociation des idées », *La culture des idées*, Paris, Mercure de France, 1964 [1900], p. 63.

CHEZ LES LAPONS

n'est pas sans cesse plongé dans une « nuit perpétuelle » (50) :

Il y a des fleurs en Laponie, comme en de plus doux climats; mais si les chaleurs y sont courtes, elles sont extrêmes, et rien d'étonnant à voir ce pays doué d'un assez beau calendrier de Flore. En juin, la drave, les ronces et les soucis s'ouvrent au soleil; en juillet, la violette, l'astragale, le bouton d'or, le myosotis, le saxifrage, le géranium, le trèfle d'eau; en août, le sorbier, la crête de coq, l'euphrase, le pissenlit; la bruyère attend la mi-septembre, comme chez nous. Bientôt tout est fané, le bouleau même perd ses feuilles : toute végétation a disparu. (52)

Bien sûr, il n'est pas toujours facile d'échapper aux clichés comme aux stéréotypes nationaux caricaturaux, dont certains se répètent de texte en texte, d'autant que l'objectif de Gourmont dans ce travail de vulgarisation, comme celui de tant d'auteurs dont il s'inspire, est tout de même en partie de réduire l'altérité d'un sujet, de familiariser le lecteur en faisant appel à un certain savoir populaire. Dans de tels cas sans doute, et comme allait plus tard le reconnaître Gourmont dans son *Esthétique de la langue française*, « l'écriture par clichés [...] est un acte

CHEZ LES LAPONS

raisonnable et volontaire³⁵ ». Ainsi, par exemple, quand il s'agit de faire comprendre que « le Lapon ne serait pas complet sans le renne, et [que] le renne ne se comprend pas sans le Lapon; [qu']ils forment un dualisme indivisible³⁶ », on lit chez Leclercq que « le renne est au Lapon ce que le phoque est à l'Esquimau, et le chameau à l'Arabe³⁷ ». Pour Vandal, « le renne est inséparable du Lapon, comme le chameau du Bédouin, comme le cheval du Cosaque³⁸ ». Quant à Gourmont, qui écrit que « le renne est au Lapon ce que le cheval est à l'Arabe du désert », il prend soin d'ajouter la valeur de la comparaison au-delà des différences : « sous des climats extrêmes la fonction des uns et des autres est toute pareille » (77). Pour le reste, on trouvera dans ce texte, outre les minutieuses descriptions du costume lapon, des habitudes alimentaires, de l'élevage du renne et de son utilisation, des pratiques et croyances religieuses — descriptions le plus souvent exactes, comme le remarque

³⁵ Remy de GOURMONT, *Esthétique de la langue française*, Paris, Mercure de France, 1899. On lira tout particulièrement le dernier chapitre consacré au cliché (p. 279-316).

³⁶ Alfred Kœchlin-Schwartz, *op. cit.*, p. 185.

³⁷ Jules Leclercq, *op. cit.*, p. 291.

³⁸ Albert Vandal, *op. cit.*, p. 140.

CHEZ LES LAPONS

Christian Mériot³⁹, mais au cours desquelles l'auteur ne se prive jamais de faire rire son lecteur (comme lorsqu'il rapporte d'un ton burlesque qu'en raison du peu de différence des vêtements de l'homme et de la femme en Laponie, « le mari et la femme se tromp[ent] fréquemment d'habits, le matin » [60]; ou encore quand il se laisse aller à imaginer la tristesse et « la plus amère mélancolie » du renne quand tombent ses bois [79]; de même lorsqu'il explique l'effet d'une chanson mystérieusement protectrice contre le loup, effet qui n'a rien d'étonnant car les Lapons « font un tel vacarme, que les loups doivent [...] s'éloigner au plus vite [111]⁴⁰) —, un nombre important de lieux communs ou topoï inévitables qui donnent à lire, ensemble, un Nord imaginaire, livresque, et aisément reconnaissable : une « terre qui ne présente qu'une immense surface uniformément couverte de neige » (87), des « perspectives sans fin » et une « solitude [...] absolue » (90), une ville « ensevelie sous la neige »

³⁹ Encore qu'il soit tout à fait faux, comme le signale encore le professeur d'anthropologie, d'affirmer, que les Lapons « se nourrissent presque exclusivement de lait de renne » (71).

⁴⁰ Ailleurs, le clin d'œil au lecteur français se fait par litote. Ainsi par exemple, au moment de rapporter que la ville de Tromsø « s'est décerné le titre de *Paris du Nord* » (titre qu'on lui donne encore de nos jours), Gourmont, imperturbable, écrit platement : « Il y a trois églises, en bois, comme le reste des maisons », sans ajouter le moindre commentaire sur cette comparaison (90).

CHEZ LES LAPONS

(90) dans un « pays perdu » (91), un peuple soustrait à l'Histoire et qui ne « sembl[e] pas avoir changé depuis des siècles » (101), etc.

Enfin, si le texte de Gourmont peut encore nous intéresser et, même, nous être utile, c'est aussi parce qu'il indique les limites d'une épistémologie positiviste, reposant uniquement sur des faits vérifiables et vérifiés, et qu'il pointe, avec une intelligence qui s'interdit sans cesse l'indifférence, vers une sensibilité moderne quand il suggère une approche anthropologique *autre*, plus culturelle, et qui fasse preuve d'une réelle générosité au moment de s'ouvrir à un imaginaire étranger qu'il s'agit de chercher à lire. Ainsi Gourmont remarque-t-il que les superstitions, trop souvent vite rejetées du revers de la main, présentent peut-être aussi l'occasion d'un nouveau savoir, l'appréhension d'une vérité cachée :

Les faons de renne viennent au monde à une époque qui ne varie que de quelques jours, dans le courant du mois de mai, et selon une légende, seulement par temps d'orage, au milieu du tonnerre et des éclairs. Le pasteur Leems, qui fait la guerre aux superstitions, n'admet pas cette croyance. Il n'en a peut-être pas compris la signification. Cela ne veut-il pas dire qu'il faut, pour la naissance de cet animal indispensable entre tous, des circonstances exceptionnelles, une sorte de prodige? Je la trouve plus touchante

CHEZ LES LAPONS

que ridicule, cette superstition, et intéressante comme un symbole. (77-78)

* * *

La difficulté, déjà évoquée, de faire entendre une voix originale dans un texte dont la nature même s'y oppose est en quelque sorte reflétée par la structure de l'ouvrage. En effet, comme on le constate en jetant un coup d'œil à la table des matières, les deux derniers chapitres sont entièrement consacrés à trois fables laponnes que Gourmont emprunte au récit de Kœchlin-Schwartz (en y apportant quelques très légères modifications de style), sans se donner la peine de les interpréter ou de les commenter. Cela parce qu'il considère que l'intérêt de « cette littérature populaire n'est pas à démontrer » et qu'une simple retranscription de quelques contes dont le jeune écrivain admire la « très curieuse poésie » vaut plus que toutes les « dissertations » qu'il lui serait loisible d'ajouter (113). Puisque « rien ne raconte mieux un peuple que ses traditions, ses croyances, ses légendes » (119), les derniers mots de *Chez les Lapons* sont ceux du récit « Le géant et le jeune garçon », et le lecteur referme le livre sans que la voix de l'auteur, qui s'est tout naturellement effacée, pour de bon, mais cette fois pour laisser toute la place à une source première, ne revienne pour conclure. Ainsi le voyage commencé en imagination reste-t-il suspendu. Et il nous plaît d'imaginer qu'un écrivain débutant put peut-

CHEZ LES LAPONS

être, grâce à ce petit texte de jeunesse, et comme l'écrivit magnifiquement Cendrars à son sujet, « essayer sa plume à la fourrure de la Grande Ourse⁴¹ ».

Éric Trudel
Collège universitaire Bard
(États-Unis)

⁴¹ Blaise CENDRARS, *Cahier de L'Herne* 78. *Remy de Gourmont, op. cit.*, p. 330.